

CAÏN ET ABEL : **acquérance et accueilance** *(version du 7 août 2006)*

Acquérance et accueilance

Toute l'histoire de l'humanité, chaque histoire personnelle, tournent autour de deux mots : acquérance et accueilance, caractérisant le rapport collectif ou personnel au monde, aux autres, à Dieu. Le Talmud n'affirme-t-il pas quelque part que toute l'histoire humaine tient en deux gestes : à sa naissance, l'homme ferme les mains pour prendre ; à sa mort, l'homme ouvre les mains pour lâcher et donc enfin recevoir.

L'acquérance relève du pôle masculin de chaque être humain, qu'il soit homme ou femme, avec son aspect diurne : éveillé, actif, conscient, émissif, tourné vers le monde extérieur, qui cherche toujours à avoir, à faire, à s'emparer, à dominer, à asservir.

L'accueilance relève du pôle féminin de chaque être humain, avec son aspect nocturne : endormi, contemplatif, non-conscient, réceptif, tourné vers le monde intérieur, qui se contente d'être, de recevoir. Ce féminin de l'Humain est en relation directe avec Dieu qui lui parle en symboles : rêves (révélation individuelle), Tôràh (révélation collective).

La vie de chaque être humain est faite d'événements, c'est-à-dire d'interactions entre l'individu et le monde qui l'entoure (choses et personnes).

L'accueilance est une attitude de foi face à cette vie. Elle repose sur une certitude : tout ce qui advient dans la vie de chacun résulte d'un projet de Dieu sur l'Humain, projet tout entier élaboré par un Dieu d'amour dont la finalité est, en toutes choses et contre toutes les évidences, le bien de chaque être humain. « Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu » disait l'apôtre Paul. « Tout est grâce » enchaînait Thérèse de Lisieux. Mais cette foi est également convaincue que projet n'égale pas destin. Il s'agit d'une synergie entre Dieu et l'Humain, où rien n'est écrit à l'avance. Il s'agit d'une véritable pédagogie de Dieu sur l'Humain, où chaque acte posé par l'Humain appelle un réajustement constant de la part de Dieu, car l'Humain est libre, donc susceptible de manquer la cible¹. Tout ce qui advient : bonheur ou malheur, santé ou maladie, vie ou mort, etc. est perçu par l'accueillant comme exercice pédagogique offert à lui par Dieu pour advenir à un niveau d'être supérieur, car « la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant »², et l'homme vivant, c'est l'homme divinisé.

Ce chemin extrêmement difficile est au-dessus des forces humaines et fait l'objet lui-même d'une accueilance de la part de l'Humain. C'est en effet le sens de la passion de l'Homme-Dieu : il a vécu ce projet du Père sur lui, à l'extrême limite de l'insupportable, sans jamais douter de l'amour du Père, afin de nous permettre, par participation et donc accueilance, de vivre le projet du Père sur chacun de nous, dans toutes les situations de notre vie.

A l'opposé, l'acquérance ne croit pas à cette pédagogie de Dieu, ni même d'ailleurs à l'existence de Dieu. Elle reçoit de plein fouet, sans rien y comprendre, tout événement. Elle s'affole, prend peur, s'agite, cherche à éviter, à changer le cours des événements, se révolte, domine, écrase...

Lorsque l'acquérance croit à l'existence de Dieu et à son projet sur l'Humain, elle tente d'intervenir et reste persuadée que la transformation de l'Humain, que vise ce projet, est le fruit du travail et de l'activité de l'Humain. Elle est convaincue que ce sont les actions que pose l'Humain qui le sauve. Elle cherche à rendre l'arbre bon en lui accrochant de beaux

¹ ce qui est le sens étymologique du mot grec *amartia*, habituellement traduit par *péché*.

² Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, 4, 20, 5-7.

fruits. Nous sommes dans la mentalité « pharisaïque », qui n'est pas exclusivement juive mais peut aussi bien être chrétienne. C'est l'économie de la Loi dont parle l'apôtre Paul et qu'il oppose à l'économie de la grâce qui, elle, relève de l'accueil. Pour cette accueil, l'essentiel n'est pas de poser des actes justes mais d'entrer en participation de la justice et de la sainteté qui sont dans l'Homme-Dieu, par suite de ce qu'il a vécu, de ce qu'il a souffert. Cette participation n'est pas, elle non plus, au bout d'une activité morale, car ce serait à nouveau de l'acquiescence. Elle est au bout d'actions symboliques qui constituent la Liturgie (manducation de la Parole de Dieu et sacrements) par lesquelles nous n'imitons pas l'Homme-Dieu mais nous l'intussusceptifions mimismologiquement³.

La faute prototype, une acquiescence

La faute prototype, telle que nous la décrit la Genèse, consiste essentiellement en une substitution de l'acquiescence à l'accueil. Les arbres du Jardin de Plaisance sont donnés par Dieu à Adam pour être acquis :

« De tout arbre du jardin, tu mangeras, tu mangeras.
(Gn 2, 16)

mais l'arbre du connaître bon et mauvais est donné pour être accueilli et non acquis :

« De l'arbre du connaître bon et mauvais, tu n'en mangeras pas.⁴ »
(Gn 2, 17)

La tentation du serpent⁵ consiste à dévoyer l'accueil en acquiescence. C'est la raison pour laquelle il s'adresse au pôle féminin de l'Adam, d'abord en le faisant passer de la réceptivité à l'émissivité (au sens vittozien de ces mots) en amenant ce pôle féminin à argumenter :

« Le féminin **voit** que l'arbre est bien à manger,
désirable pour les yeux,
agréable, l'arbre, pour comprendre. »
(Gn 3, 6)

ensuite en le faisant passer de l'accueil à l'acquiescence :

« Elle **prend** de son fruit.
Elle **mange**.
Elle en **donne** aussi à son masculin avec elle.
Il mange. »
(Gn 3, 6)

³ cf. Yves BEAUPERIN, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie globale : du texte écrit au geste global*, DésIris, 2000, pp. 268-274 ; *Anthropologie du geste symbolique*, L'Harmattan, 2002, pp. 195-218.

⁴ Nous reprenons ici la traduction proposée par Marie Balmory dans *Le Sacrifice interdit, Freud et la Bible*, Grasset, 1986, pp. 292-293 : « Littéralement : « arbre du connaître bon et mauvais ». Est-ce vraiment « la connaissance du bien et du mal » ? Pourquoi des mots abstraits seraient-ils ici, dans ce texte au plus loin de la philosophie, dans cette langue qui ignore l'abstraction ? Vais-je entendre autre chose : le connaître bon et mauvais... Et si les deux adjectifs-adverbes étaient là pour qualifier le verbe ? Un bon connaître, un mauvais connaître ? »

⁵ Nous avons également analysé cette tentation plus en détails dans le commentaire *Adam et les animaux* sur ce même site.

Dès lors, en tout Humain, c'est la lutte entre ces deux pôles, l'accueil désirent devenir acquérence et l'acquérence devenant dominateur de l'accueil :

« Vers ton masculin, ton désir :
lui, il te dominera. »
(Gn 3, 16)

Cette lutte entre ces deux pôles dans chaque Humain, la Genèse va la symboliser à travers le récit de Caïn, Abel. et Seth, les trois fils d'Adam et Eve.

Caïn, l'acquis

Écoutons le récit de la Genèse :

« Et l'homme a connu Eve, sa femme.
Et elle a été enceinte et elle a enfanté Caïn.
et elle a dit :
« J'ai (acquis) (créé) un homme avec YHWH ».
Et elle a continué d'enfanter son frère Abel (la Buée). »
(Gn 4, 1-2)

Le nom de Caïn, en hébreu QNH a, au moins, deux étymologies possibles : il signifie « acquérir », « acheter » ; il peut signifier aussi « créer » comme dans le verset suivant :

« Béni soit Abraham
pour le Dieu suprême,
créateur (*qoné*) du ciel et de la terre. »
(Gn 14, 19)

Dans les deux cas, il marque l'action, l'appropriation, la prise de possession, le marchandage commercial, en un mot l'acquérence. Il est intéressant de comparer avec la nomination de Seth, le troisième fils :

« L'homme connaît encore sa femme.
Elle enfante encore un fils.
Elle clame son nom : Seth,
« parce qu'Elohim m'a accordé une autre semence
à la place de Abel que tua Caïn. »
(Gn 4, 25)

On remarquera déjà le changement de ton : dans la naissance de Caïn, c'est Eve qui est actrice : « J'ai acquis » tandis que pour la naissance de Seth, c'est Dieu qui est acteur : « Elohim m'a accordé ». Ensuite, ces deux noms sont tout un programme : l'un marque l'acquérence (« J'ai acquis), l'autre l'accueil (« Elohim m'a accordé »).

Mais ce troisième fils vient remplacer le second, Abel. Or, mystérieusement, le nom d'Abel n'est pas justifié par Eve. De plus, le texte semble suggérer que la naissance d'Abel suit immédiatement celle de Caïn : « elle continue d'enfanter son frère Abel ». Autrement dit, l'enfantement d'Abel semble faire partie de l'enfantement de Caïn. Cela signifie symboliquement que Caïn et Abel représentent les deux pôles masculin et féminin de l'être

humain, ce qui se traduit physiquement par le fait que Caïn et Abel sont deux frères jumeaux⁶. Car, ainsi que l'affirme Marie Balmory : « Le symbolique ne s'effectue pas sans réel »⁷

Si Eve n'explique pas le nom de Abel, c'est peut-être précisément qu'elle ne s'attendait pas à cette naissance. Elle attendait Caïn qu'elle avait « acquis » et voilà que Abel est « ajouté » par Dieu et donc « reçu » par Eve, comme un don gratuit. Etymologiquement, Abel c'est HEVEL en hébreu, c'est-à-dire la buée :

« Buée (*havel*) des buées (*hivilim*), dit l'Ecclésiaste,
Buée des buées, tout est Buée (*havel*). »
(Qo 1, 2)

Ce nom traduit sans doute, aux yeux d'Eve, l'inconsistance de ce fils qu'elle n'attendait pas et qui correspond à son non-activité. Aux yeux de l'acquérant, tout ce que Dieu fait paraît vain et sans consistance. La sagesse de Dieu est folie aux yeux des hommes (cf. 1 Co 1, 17-31).

« Ce nom signifie la vanité, non dans son sens moral, mais dans son sens métaphysique d'inutilité et d'absurdité. Hével, c'est l'être qui est là, sans sens, sans que l'on comprenne pourquoi il est là. Il naît alors qu'Eve ne s'y attendait pas et comme si sa naissance la surprenait. Hével, c'est l'injustifié par rapport à Caïn qui est *acquis* et qui mérite donc d'exister. »⁸

Mais nous pensons aussi que ce nom traduit le caractère féminin d'Abel, en tant qu'accueil, de même que le nom de Caïn traduit le caractère masculin de l'acquérance : « J'ai acquis un homme ». En effet, il est également question de « buée », de « vapeur » au chapitre 2 de la Genèse. Or, ce chapitre 2 repose sur une symétrie qui amène à rapprocher la vapeur, qui s'élève de la terre pour ensuite l'arroser, de la femme, bâtie du côté de l'homme et qui devient une aide en face de lui⁹ :

« Et pas un buisson des champs n'est encore sur la terre
et pas une plante des champs encore ne pousse (*nudité de la terre*)
Car il n'a pas fait pleuvoir Adonai Dieu sur la terre
et l'homme il n'y a pas pour servir la terre des hommes

Et une brume monte de la terre
Et abreuve toute la face de la terre des hommes

Et Adonai Dieu a formé l'homme,
poussière de la terre des hommes
et il a soufflé dans ses narines un souffle de vie
Et il y a eu l'homme une âme vivante.

Et Adonai Dieu a planté un jardin en Eden à l'orient
Et il a mis là l'homme qu'il a formé
Et Adonai Dieu a fait pousser de la terre des hommes
tout arbre qui fait plaisir à voir et est bon à manger
Et l'arbre de la vie au milieu du jardin

⁶ « Rabbi Yossé enseigne : Caïn et Abel étaient jumeaux, ainsi qu'il est écrit : « Elle conçut et enfanta Caïn. » C'est au même moment (qu'elle les conçut et) qu'elle les enfanta. » (*Pirké de Rabbi Eliézer*, XXI).

⁷ Marie BALMORY, *Le sacrifice interdit, Freud et la Bible*, Grasset, 1986, p. 252.

⁸ Armand ABECASSIS, *Moi, le gardien de mon frère ? A Bible ouverte III*, Albin Michel, 1980, pp. 51-52.

⁹ Nous soulignons, dans le texte, les formules analogues disposées symétriquement.

et l'arbre de la connaissance du bien et du mal

Et un fleuve sort d'Eden pour abreuver le jardin

....

Et le quatrième fleuve lui c'est Euphrate

Et Adonaï Dieu a pris l'homme

Et il l'a laissé dans le jardin d'Eden

pour le servir et pour le garder

Et Adonaï Dieu a donné un ordre à l'homme en disant

De tout arbre du jardin tu mangeras tu mangeras

Et de l'arbre de la connaissance du bien et du mal

tu n'en mangeras pas

Car du jour où tu en mangeras tu mourras tu mourras

Et Adonaï Dieu a dit il n'est pas bon que l'homme soit seul

Je lui ferai une aide qui soit face à lui

Et Adonaï Dieu a formé de la terre des hommes

tout ce qui vit des champs et tout oiseau du ciel

et il a fait venir vers l'homme pour voir ce qu'il lui criera

Et tout ce que l'homme lui criera âme vivante c'est son nom

Et l'homme a crié des noms à toute bête et à l'oiseau du ciel

et à tout ce qui vit des champs

Et à l'homme il n'a pas trouvé une aide qui soit face à lui

Et Adonaï Dieu a fait tomber un engourdissement sur l'homme

et il s'est endormi

Et il a pris un de ses côtés

et il a refermé la chair par-dessous

Et Adonaï Dieu a construit le côté qu'il à pris à l'homme en femme

Et il l'a fait venir vers l'homme

...

Et il s'accolera à sa femme

et ils seront une seule chair

Et ils étaient tous deux nus l'homme et sa femme (*nudité de l'homme et de la femme*)

Et ils n'avaient pas de honte

(Gn 2, traduction d'Henri Meschonnic, DDB, 2002, pp. 31-33)

Abel est le féminin de l'être. Il est donc tout entier accueilance : il n'existe pas par lui-même mais il se reçoit tout entier de Dieu. Il est « buée », souffle de la respiration de Dieu, non pas illusion, mais inconsistance par lui-même, mais existence par Dieu même.

Deux jumeaux agissant différemment

« Et il y a eu Abel, un meneur de moutons

et Caïn était un serviteur de la terre des hommes.

Et il y a eu après des jours

Et Caïn a fait venir du fruit de la terre des hommes

une offrande pour Adonaï

Et Abel a fait venir lui aussi des premiers-nés de ses moutons

et de leurs gras morceaux. »

(Gn 4, 2b-4a)

Remarquons tout d'abord que les deux frères ont un métier différent : Abel est un éleveur de troupeaux de moutons et donc un nomade ; Caïn est un agriculteur et donc un sédentaire. Ce métier nous semble symbolique de l'état d'esprit de chacun manifesté par son nom.

Abel, l'ajouté, l'accordé, symbole de l'accueil, exerce un métier qui est en totale dépendance de Dieu. Sa seule activité est de se déplacer de pâturage en pâturage, sans rien posséder d'autres que ses moutons. Il est libre de tout et surtout libre de son temps. Il vit sous les tentes, les fameuses « maisons d'étude » des Targoums¹⁰. C'est un contemplatif.

« La vie pastorale, la solitude et le temps pur, facilitent la révélation qui, nous le savons, se produit au désert. Dieu a choisi un peuple de nomades et non de sédentaires et il l'a formé dans le désert avant de lui donner la terre promise afin qu'il ne s'y engluie pas et qu'il reste fidèle à sa vocation. Mais il faut approfondir cette notion de « malédiction » du sol devant laquelle Hével recule au dernier moment. Si Hével « devint pasteur », c'est qu'il ne l' « était » pas auparavant.

« Cette malédiction est finalement le risque perpétuel impliqué dans la relation à l'objet et à la terre, infiniment plus dangereuse que la relation au sujet. Le danger est double : il consiste d'abord dans la disproportion introduite entre la maîtrise du monde et la maîtrise de soi-même. L'homme est devenu « comme Dieu », dit la Torah, dans la relation à l'objet. Il est devenu « maître et possesseur de la nature », comme dit Descartes. Mais, constate Bergson, le problème moral n'a pas bougé d'un pas.

« Il est toujours le même : ne pas faire le mal, faire le bien. Le second aspect du danger, ou malédiction, contenu dans la relation à l'objet et au monde, est aussi grave que le premier, puisque, dans cette relation, l'efficacité du savoir est grande, et l'homme est tenté d'étendre ce modèle du savoir à l'homme et à la société. C'est ainsi que nous parlons aujourd'hui de « sciences humaines » dont l'objet d'étude est l'être humain. Et l'on en vient à considérer celui-ci comme un numéro, comme un individu reflet de l'ensemble, sans personnalité ni originalité et sans une intériorité qui ne saurait en aucune façon relever du savoir. Emmanuel Levinas a parfaitement distingué ces deux types de relation en découvrant dans une – celle de Hével – l'Infini, et dans l'autre – celle de Caïn – la Totalité. Et Hével a peut-être un peu raison de fuir « la malédiction » de la Totalité. Il « devint pasteur » pour rencontrer l'Infini que l'on trouve plus difficilement dans l'obscurité des cités. »¹¹

Caïn, l'acquis, symbole de l'acquiescence, est un sédentaire. Il possède la terre qu'il cultive, les instruments agraires qu'il doit fabriquer et la maison qu'il habite. Il vit du fruit de son travail parce qu'il lui faut défricher la terre et la retourner ; il lui faut planter, semer, arroser ; il lui faut cueillir et récolter. C'est un actif.

« Sans doute le berger est-il plus libre de ses mouvements, donc également des mouvements du cœur ou de l'esprit, que le paysan. La transhumance prédispose à la méditation : le berger regarde le ciel davantage que la terre. D'ailleurs, en hébreu, le terme « travailler » signifie également « servir ». Celui qui travaille la terre lui est asservi. Il est serf ; il est aliéné. »¹²

Par ailleurs, Abel est en relation avec les animaux, symbole des pensées passionnées que l'Humain doit domestiquer¹³, par intériorité. Son occupation extérieure de domestication de l'animal manifeste donc son occupation intérieure de maîtrise de ses pensées passionnées.

Remarquons ensuite que si Abel est cité en premier quant au métier, c'est Caïn qui est cité le premier quant à l'offrande. C'est donc lui qui semble avoir l'initiative et Abel ne semble que l'imiter : « Abel a fait venir lui aussi » et il n'est pas question d'offrande de la part

¹⁰ cf. le commentaire de *La Transfiguration* sur ce même site.

¹¹ Armand ABECASSIS, *Moi, le gardien de mon frère ? A Bible ouverte III*, Albin Michel, 1980, pp. 75-76.

¹² Armand ABECASSIS, *Moi, le gardien de mon frère ? A Bible ouverte III*, Albin Michel, 1980, pp. 76.

¹³ cf. le commentaire *Adam et les animaux*, sur ce même site.

d'Abel. C'est le regard de Dieu, au verset suivant, qui considère l'apport d'Abel comme une offrande.

Là encore transparaît la différence d'attitude entre les deux frères : le premier, l'actif, l'acquérant, fait une offrande à la divinité dans le but de se concilier cette divinité, dans le but d' « acquérir » la faveur divine. Caïn a, en effet, hérité du « métier » de son père : travailler le sol. Or, ce sol a été maudit par YHWH. Caïn expérimente donc l'effet de cette malédiction et cherche à se concilier la faveur divine. On sait combien les récoltes dépendent du temps et des intempéries. Plutôt que d'accueillir ce temps que Dieu lui donne, favorable ou défavorable, Caïn cherche à modifier le projet de Dieu par des offrandes. L'acquérant ne reconnaît pas le projet de Dieu et cherche constamment à le contourner. Qui, dans sa maladie, ne demande pas à Dieu sa guérison au lieu de lui demander de comprendre la pédagogie de Dieu que constitue cette maladie afin d'entrer dans cette pédagogie et accéder à la vraie guérison qui en résultera ?

Même si le texte ne parle pas d'offrande de la part d'Abel, il n'empêche que celui-ci se dépossède de ce qu'il y a de meilleur. Il fait venir en effet les premiers-nés de ses moutons et leurs gras morceaux, ce qui laisse supposer que ces animaux ont été sacrifiés, découpés et, sans aucun doute, offerts en holocauste et donc détruits. L'accueillant ne cherche pas à acquérir mais se dépossède de tout, pour mieux dépendre de Dieu.

Deux jumeaux traités différemment

« Et Adonaï a eu un regard vers Abel
et vers son offrande
Et vers Caïn et vers son offrande
il n'a pas eu de regard. »
(Gn 4, 4b-5a)

Remarquons que YHWH agréé d'abord la personne et ensuite son offrande. C'est la personne qui fait la valeur de l'offrande, autrement dit, c'est la motivation de la personne qui fait la valeur de l'offrande. Mais le texte reste muet sur la motivation de chacun des deux frères.

L'épître aux Hébreux nous révèle que cette motivation d'Abel fut la foi :

« Par la foi, un meilleur sacrifice,
Abel que Caïn a offert à Dieu,
par laquelle il reçut le témoignage d'être juste,
rendant témoignage à ses dons de Dieu,
et par elle, même mort,
encore il parle. »
(He 11, 4)

La plupart des traductions font de Dieu le sujet du participe « rendant témoignage ». Pourtant, dans le texte grec, Dieu est au génitif et non pas au nominatif comme, par exemple, au verset suivant où il est dit : « avait enlevé lui Dieu ». Ces traductions édulcorent donc le sens très fort de ce texte : ses dons, ceux d'Abel, sont ceux de Dieu. Voilà pourquoi, sans doute, le texte hébraïque ne parlait pas d'offrande à propos d'Abel : peut-on offrir à Dieu ce qui appartient déjà à Dieu ? En faisant venir ses premiers-nés, Abel rend témoignage aux dons de Dieu et c'est pourquoi, même mort, il témoigne encore. Cette dernière affirmation n'aurait pas grand sens, si le témoignage dont il est question au verset précédent était celui de Dieu, comme le traduisent la plupart des traducteurs, et non pas celui d'Abel lui-même.

La foi d'Abel est accueil, car la foi dont parle l'apôtre Paul est accueil du don libre et gratuit de Dieu et non volonté d'acquérir et de s'emparer du don de Dieu. Caïn offre pour acquérir la bénédiction de Dieu, Abel offre pour reconnaître le don libre et gratuit de Dieu, dans une totale dépossession puisque, dans la foi, Abel reconnaît que ses dons sont en réalité les dons que Dieu se fait à lui-même : « ses dons de Dieu ».

Si la motivation de Caïn et d'Abel est différente, la nature de leur offrande est également différente.

Caïn fait venir devant Dieu « du fruit de la terre des hommes », c'est-à-dire le fruit de son travail, de son activité. Certes, tout est don de Dieu, mais, en agriculture, il faut aussi un grand travail de l'Humain. Par ailleurs, les fruits de la terre, lorsqu'ils sont offerts à la divinité sont rarement détruits.

Abel fait venir devant Dieu des animaux domestiques, dont il a du prendre soin, mais qui ne sont pas vraiment le fruit de son travail. Et cette offrande est faite en holocauste, c'est-à-dire totalement détruite par le feu.

Les deux frères Caïn et Abel, symboles de l'acquiescement et de l'accueil, nous font penser irrésistiblement au Pharisien et au Publicain de la parabole de Rabbi Iéshoua de Nazareth (Lc 18, 9-14). L'acquiesçant est fier de ce qu'il fait et est persuadé que Dieu lui doit, de ce fait, ses faveurs, comme le Pharisien qui se tient debout devant Dieu et se vante, en se comparant aux autres hommes : « Moi, je fais ceci...Moi, je fais cela... ». Toute sa prière s'articule autour du « Moi... Moi... ». L'accueillant est humble devant ce qu'il reçoit de Dieu et sa prière est faite pour exprimer toute son attente du don de Dieu. Elle s'articule autour du « Toi... Toi... ». Il nous semble que Caïn et Abel devaient être dans ce même état d'esprit devant Dieu.

On comprend alors qu'à celui qui est tout accueil, Dieu se donne : « il a un regard vers Abel » mais qu'il se refuse à celui qui veut le posséder. Ce regard posé sur Abel nous fait penser à un autre regard posé par Dieu, celui posé sur Marie, la mère de Iéshoua, et, sans doute, pour les mêmes raisons :

« Car il a posé son regard sur la petite de sa servante
et voici que désormais me diront bienheureuse toutes les générations. »
(Lc 1, 48)

Mais ceci dit, il y a tout de même un silence étonnant dans ce texte de la Genèse : il ne justifie aucunement l'attitude ségréguative de Dieu entre les deux frères. Peut-on mieux affirmer, avec autant de force, la libre et gratuite souveraineté de Dieu qui fait grâce à qui il veut, comme il veut, quand il veut, sans avoir à rendre compte à qui que ce soit. Car le silence de ce texte sur de possibles motivations différentes rend encore plus « scandaleuse » l'attitude ségréguative de Dieu, car, de ce fait, rien ne justifie son choix.

Attitude tellement scandaleuse pour les « acquiesçants » que nous sommes, que notre première attitude face à ce texte est de chercher des alibis à Dieu. Attitude parfaitement normale et compréhensible, par contre, pour les « accueillants » qui, comme l'auteur biblique, n'éprouvent même pas besoin de justifier Dieu.

Il faut rapprocher ce texte la « scandaleuse » parabole des Ouvriers de la Vigne. Dans cette parabole, Iéshoua de Nazareth nous raconte que les ouvriers de la onzième heure sont payés autant que ceux de la première heure. Dieu est maître de ses dons et donne ce qu'il veut, comme il veut, à qui il veut. Devant Dieu, nous n'avons aucun droit, aucun mérite.

« Il n'est pas question de l'homme qui veut et qui court
mais de Dieu qui fait miséricorde »
(Rm 9, 16)

« En vain, tu avances le jour
tu retardes le moment de ton repos,
tu manges un pain de douleur :
Dieu comble son bien-aimé quand qu'il dort. »
(Ps 126, 2)

On peut aussi rapprocher ces faits du ramassage de la manne au désert : celui qui en avait ramassé beaucoup n'en avait pas plus que celui qui en avait ramassé moins. Toujours la même vérité : le don de Dieu n'est pas fonction de notre travail. Il faut cependant ajouter que si ce don de Dieu ne dépend aucunement de notre aptitude à « mériter », il dépend cependant de notre aptitude à recevoir, ce qui est tout autre chose :

« Ouvre ta bouche
moi, je l'emplirai. »
(Ps 80, 11)

Notre aptitude à recevoir est inversement proportionnelle à notre désir cupide d'acquérir, de prendre, de s'emparer pour jouir ou s'affirmer.

La jalousie de Caïn

Caïn, « l'acquis », QNH, est aussi, étymologiquement, « le jaloux », QNA, car l'acquérance à l'égard de Dieu, des hommes et de la nature, est intrinsèquement liée à la jalousie à l'égard des autres.

L'acquérance se donne une double finalité : l'égosatisfaction, c'est-à-dire la recherche de son plaisir (gourmandise corporelle, intellectuelle, spirituelle ; luxure) ; l'égoaffirmation, c'est-à-dire l'affirmation de soi.

Le fait que Dieu n'ait pas porté son regard sur lui mais sur son frère, atteint Caïn dans son égosatisfaction, puisqu'il cherchait à acquérir la faveur de Dieu par rapport à la malédiction de la terre. Elle l'atteint aussi dans son égoaffirmation, parce qu'il ne peut pas ressentir la défaveur de Dieu à son égard comme une remise en cause de son être : « Pourquoi lui et pas moi ? Qu'a-t-il donc de plus que moi ? ». Cette dévalorisation l'atteint d'ailleurs à un double degré : étant le frère d'Abel, il s'attendait à être traité d'égal à égal ; étant le frère aîné d'Abel, il s'attendait même peut-être à être mieux traité.

On a cherché à expliquer le phénomène de la violence par la « mimesis d'appropriation » qui induit une rivalité mimétique :

« La rivalité mimétique, denrée de base dont se nourrit la vraie inspiration théâtrale et romanesque, est un phénomène - on ne peut plus - courant et déplorablement banal. Mettez deux bambins dans une pièce pleine de jouets identiques, sans surveillance adulte, et observez-les. Il ne faudra pas attendre longtemps pour voir la rivalité mimétique à l'œuvre : les deux petits vont très probablement commencer à ressentir un désir pour le même jouet. Ce désir trop partagé pour un objet impartageable va transformer l'Autre en un obstacle incontournable sur le chemin de l'assouvissement du désir "personnel". Les gamins vont se disputer et bientôt même oublier le jouet qui paraît être la cause de la mésentente.

« Tout dans ce désir est imitation, même l'intensité du désir dépendra de celui d'autrui. Toutefois pour chaque enfant une chose sera claire et c'est que la faute réside chez l'Autre: (en pleurant) "c'est lui qui a commencé..." ».

« Cette rivalité mimétique existe aussi chez les adultes, nous avons appris à éviter ses effets trop voyants, mais elle ne règne pas moins (même dans les milieux universitaires); il suffit, pour nous en convaincre de jeter un regard autour de nous. »¹⁴

Nous préférons, quant à nous, parler du « complexe du jumeau », à cause justement de la situation respective de Caïn et d'Abel. Lorsque deux personnes se ressemblent, soit par ressemblance individuelle, soit par ressemblance sociale (statut social analogue), tout ce que l'une reçoit sans que l'autre le reçoive introduit une différenciation entre ces deux personnes, qui sera perçue par cette dernière comme une dévalorisation et une frustration, intolérable aux yeux de l'acquiescence qui est au fond de chacun de nous : « Pourquoi lui et pas moi ? Qu'est-il donc que moi, je ne suis pas ? ». L'acquiescence perçoit les catégories d'être en termes d'avoir, comme les hommes d'affaire américains qui évaluent la personne au salaire qu'elle gagne. L'acquiescence croit que pour être, il faut avoir, et perçoit tout manque d'avoir comme un manque d'être. Si donc quelqu'un possède quelque chose que je n'ai pas, j'ai le sentiment de moins exister qu'elle, et la perception de cette différenciation d'être va m'amener alors à être rongé par la jalousie et ses rejetons : l'envie, la tristesse, la colère, la haine.

Si cette différenciation est induite par la possession d'un bien matériel, l'égoaffirmation de la personne subissant la dévalorisation va essayer de compenser cette dévalorisation, soit par la destruction de ce bien, afin de rétablir une indifférenciation entre les personnes, soit par le rapt de ce bien matériel. Mais, dans ce deuxième cas, la différenciation étant rétablie aux dépens de la première personne, c'est celle-ci qui, à son tour, va réagir contre le rapt, soit en détruisant l'objet, soit en essayant de l'acquiescence à nouveau. Dans ce deuxième cas, il est évident que l'indifférenciation ne pourra être rétablie que par la disparition de l'un des partenaires.

Si cette différenciation est induite par une qualité de l'être, - ce qui est le cas ici de Caïn par rapport à Abel -, l'égoaffirmation de la personne subissant la dévalorisation va essayer de compenser celle-ci par la dévalorisation de l'autre : méchanceté à son égard, dénigrement, médisance, calomnie. Cela peut même aboutir au meurtre, car le miroir dévalorisant que constitue l'autre doit être brisé. C'est le cas de l'homme ou de la femme qui tue l'amant du conjoint, parce que celui-ci représente quelque chose que leur conjoint n'a pas trouvé en eux.

Le « complexe du jumeau » ne supporte aucune différenciation entre les êtres, qu'elle soit d'ordre physique, raciale, ethnique, culturelle, économique et cherche, par tous les moyens, à détruire cette différenciation, soit par intégration, soit par captation, soit par élimination.

L'accueil, parce qu'elle ne cherche jamais à acquiescence mais uniquement à se recevoir, et qu'elle ne confond pas « être » et « avoir », ne peut connaître le complexe du jumeau et sa conséquence, la jalousie. L'accueil n'est pas scandalisée par la différenciation des dons de Dieu aux hommes. Au contraire, elle les perçoit comme un projet pédagogique global interactif de Dieu, où tous s'enrichissent de tous, dans une différenciation complémentaire, comparable à celle des membres du corps humain :

« Si le corps entier était l'œil,

¹⁴ Simon DEKEUKELAERE, *La violence humaine, imitation ou mêmes ? : critique d'un point de vue « girardien »*, <http://www.automatesintelligents.com/echanges/2002/oct/girard.html>

où serait l'ouïe ?
Si tout était oreille,
où serait l'odorat ?
Mais Dieu a disposé dans le corps chacun des membres,
comme il a voulu.
Si le tout était un unique membre,
où serait le corps ?
Mais maintenant plusieurs membres,
un seul corps. »
(1 Co 12, 17-20)

La réponse de Dieu

« Et Adonaï a dit vers Caïn
Pourquoi est-ce une brûlure pour toi
et pourquoi s'est défait ton visage
Est-ce qu'il n'y a pas si tu fais bien tête haute
et si tu ne fais pas bien à l'entrée l'égarément se couche
Et vers toi sa convoitise
et toi tu auras l'empire sur lui. »
(Gn 4, 6-7)

Ce texte, très difficile, est diversement traduit. Le Bible de Jérusalem écrit en note, à propos de la traduction qu'elle propose :

« Traduction approximative d'un texte corrompu. Litt. : « N'est-ce pas que, si tu agis bien, élévation, et si tu n'agis pas bien, à ta porte le péché (fém.) couchant (masc.) et vers toi sa (masc.) convoitise et tu le domineras. »¹⁵

Remarquons d'abord que, dans le cas où Caïn « n'agit pas bien », il y a confusion constante entre féminin et masculin. Remarquons ensuite que le péché, au féminin, est personnifié et qu'il ressemble étrangement à la femme châtiée par Dieu en Gn 3, 16 :

Gn 3, 16 « Et vers ton homme ton désir
et lui aura l'empire sur toi. »

Gn 4, 7 « Et vers toi sa convoitise
et toi tu auras l'empire sur lui. »

Ces remarques nous suggèrent d'interpréter ce texte en termes de masculin et de féminin, autrement dit en termes d'acquérance et d'accueilance.

Agir bien pour l'Humain, c'est unir en lui masculin et féminin, autrement dit équilibrer acquérance et accueilance, tempérer son acquérance par son accueilance et son accueilance par son acquérance. Il peut y avoir alors « élévation », comme la vapeur qui s'élève de la terre ou comme le sexe de l'homme qui pénètre le sexe de la femme.

Ne pas agir bien pour l'Humain, c'est ne pas unir en lui le masculin et le féminin, autrement dit laisser son accueilance désirer devenir acquérance et laisser son acquérance dominer son accueilance. L'Humain couche alors avec le péché pour enfanter le crime.

¹⁵ note b de la Bible de Jérusalem, Le Cerf, 1974, p. 35.